



HAL
open science

Compte rendu de VINCENT (Sandrine). - Le jouet et ses usages sociaux. Paris : La Dispute, 2001. - 221 p

Gilles Brougère

► **To cite this version:**

Gilles Brougère. Compte rendu de VINCENT (Sandrine). - Le jouet et ses usages sociaux. Paris : La Dispute, 2001. - 221 p. Revue Française de Pédagogie, 2002, n°140, pp.145-147. hal-03633718

HAL Id: hal-03633718

<https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-03633718>

Submitted on 7 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent (Sandrine). - *Le jouet et ses usages sociaux.*

Gilles Brougere

Citer ce document / Cite this document :

Brougere Gilles. Vincent (Sandrine). - *Le jouet et ses usages sociaux.* . In: Revue française de pédagogie, volume 140, 2002.
Les ZEP: vingt ans de politiques et de recherches. pp. 145-147;

https://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_2002_num_140_1_2906_t1_0145_0000_3

Fichier pdf généré le 24/12/2018

actions entre élèves et à leur rôle dans la dynamique du collège lui-même.

Entre les deux parties précédentes, une partie originale et très éclairante concerne la question de la régulation des pratiques enseignantes (« *La construction des normes professionnelles* »). C'est sans doute la partie la plus ambitieuse et celle qui pousse le plus loin la théorisation. Il s'agit ici de comprendre et d'expliquer comment se construit une régulation autonome, spécifique aux enseignants des établissements difficiles des quartiers périphériques, à partir d'une socialisation secondaire dont les étapes sont finement reconstituées, dans la grande tradition des travaux de Hughes, Becker et Strauss. La place prise par les réorganisations subjectives, autour du regard valorisant porté sur les élèves ou de formes diverses d'engagement humaniste, est judicieusement reliée aux questions de l'éthique professionnelle et de la régulation affective qui donnent un sens aux pratiques enseignantes. Ces constructions de sens ne sont pas homogènes et distinguent souvent les diverses générations d'enseignants qui ne partagent ni les mêmes références ni le même rapport au militantisme. Mais elles permettent d'entrer dans la boîte noire des subjectivités enseignantes et de comprendre l'importance et les limites de ce que AVZ appelle « une adaptation contextuelle régulée par les pairs ».

Au terme de ses analyses et de ses théorisations, l'auteur pense, à juste titre, avoir démontré ce qu'elle présente comme l'hypothèse centrale de son livre : « les collèges périphériques ne sont ni une pure émanation des politiques du centre ni des formes urbaines autonomes mais des organisations insérées dans des relations verticales et horizontales au sein desquelles s'opèrent des adaptations locales spécifiques ». Les normes relationnelles et comportementales, par exemple, sont le fruit de compromis entre les enseignants (mais aussi les autres personnels) et les élèves pour faire du collège un lieu social vivable. Même si ces normes restent locales, faiblement intériorisées et peu transposées hors du collège par la masse des élèves, elles permettent de concilier leur logique d'accommodement et d'adaptation, plutôt passive, avec les diverses logiques de mobilisation et d'ajustement réactionnel des enseignants. Mais elles ne forment pas, pour autant, un système cohérent et spécifique. Ces normes restent instables, toujours menacées par les mobilités enseignantes et les conflits autour des questions de discipline. En ce sens, l'école de la périphérie n'assure plus le type d'éducation morale que Durkheim préconisait et pensait en voie de réalisation, il y a un siècle. Même si elle assure encore sa fonction de reproduction des hiérarchies sociales, elle le fait au prix de tensions et de défaillances multiples. Cette configuration est justement reliée, en conclusion, à ce contexte d'absence de projet

politique et éducatif commun, si différent de celui des « banlieues rouges » dont l'auteure manifeste, ici ou là, une certaine nostalgie.

Claude Dubar

Laboratoire Printemps
UFR de St Quentin en Yvelines

VINCENT (Sandrine). – **Le jouet et ses usages sociaux.**
Paris : La Dispute, 2001. – 221 p.

Les recherches et ouvrages concernant le jouet sont rares, paradoxe pour un objet très fortement présent dans la vie de l'enfant, qui s'affiche ostensiblement dans les médias, la rue, et à domicile à l'occasion des fêtes de fin d'année. En revanche il semble avoir quelques difficultés à s'afficher comme objet légitime de recherche. Encore plus rares sont les ouvrages qui ne s'enracinent pas dans le discours dominant de la psychologie, savoir autorisé pour dire ce qui convient à l'enfant et donc ce que peuvent lui faire ou ne pas lui faire les jouets.

C'est en cela que l'ouvrage que Sandrine Vincent a tiré de sa thèse de sociologie est important, en ce qu'il démontre l'intérêt d'une recherche s'intéressant, comme son titre l'indique, aux usages sociaux du jouet. Il s'agit pour elle de répondre à la question « À quoi sert le jouet dans notre société ? » (page 9). Loin des discours sur les effets bénéfiques ou maléfiques du jouet pour le développement de l'enfant, où l'évidence de certaines assertions n'est que le revers d'une absence de preuve scientifique, l'auteur nous conduit dans le monde réel, celui où parents et enfants négocient la liste des jouets, celui où les parents utilisent avec des moyens différents selon leur milieu social ce même jouet au profit de la scolarité de leur enfant. On l'aura compris, le jouet est ici analysé comme un support de relations sociales, l'expression d'interdépendances mais aussi de dépendances des enfants à l'égard des adultes. Cependant ces mêmes enfants n'apparaissent pas comme des acteurs démunis et développent leurs propres stratégies pour atteindre leurs objectifs, ce qui se traduit par la place centrale du jouet récréatif, du jouet pour le plaisir, de celui demandé par l'enfant, en relation étroite avec les relations entre pairs, mais aussi l'investissement marketing des fabricants à travers catalogues et publicités télévisées. C'est en cela que l'idée du jouet plaisir ne me semble pas relever de l'idéologie, mais de la construction par ces acteurs sociaux d'une signification semble-t-il largement acceptée du jouet. Le jouet comme éducation paraît, lui, plus facilement relever d'une justification en décalage avec la réalité de la consommation.

Le propos de Sandrine Vincent n'est cependant pas d'analyser ce qu'est devenu le jouet dans ce contexte, ni de s'interroger sur l'influence des fabricants et des médias. Il s'agit, l'univers du jouet étant ce qu'il est aujourd'hui, étroitement lié au système médiatique, de comprendre ce que l'on en fait au sein des familles. Comment il est subi, mais aussi instrumentalisé, combien il révèle les relations à l'intérieur de la famille, mais aussi les modes de socialisation d'un enfant à la fois produit et acteur. Le jouet apparaît comme un support, un moyen de la socialisation mais aussi un enjeu de celle-ci.

Derrière le jouet, c'est de bien autre chose qu'il s'agit, dans la mesure où celui-ci apparaît comme un moyen de comprendre les relations sociales qu'il médiatise. Mais ces relations ne sont pas identiques selon les milieux. En bonne sociologue, Sandrine Vincent ne considère pas la société comme un ensemble homogène. Si cela peut paraître évident, dans le domaine du jouet, ainsi qu'elle le fait remarquer avec raison, l'idée court qu'il n'y aurait pas de différence importante selon les milieux sociaux. Les enfants auraient à peu près les mêmes jouets, et les parents dépenseraient la même somme pour chaque enfant à Noël. Ainsi les statistiques professionnelles pourtant assez précises ne réalisent jamais de tris croisés en fonction des catégories socioprofessionnelles, ce qui serait techniquement possible, mais ne semble intéresser personne. La sociologue s'intéresse justement à cela. Au-delà des apparences, où sont les différences sociales ? Elles apparaissent dans une notion centrale de l'analyse, celle de taux d'effort financier consenti pour l'achat des jouets, la part du budget de la famille consacrée à ce type d'achat. La comparaison des sommes cache des efforts différents que l'auteur analyse finement non seulement en relation avec le milieu social à partir du regroupement de catégories socioprofessionnelles en trois mégacatégories (populaires, moyennes, supérieures) mais aussi en fonction du diplôme de la mère. Il s'agit bien de montrer la présence d'un effet social fort qui n'est pas uniquement lié au revenu, mais véritablement à la catégorie sociale définie par le diplôme et à l'activité professionnelle.

Il pourrait sembler banal de dire que face à une pression sociale qui fait du jouet, au moins à Noël et à l'anniversaire, un achat incontournable, renforcé par l'importance prise par l'enfant et son bonheur, des investissements moyens assez proches cachent de fait des efforts financiers hétérogènes. Pour atteindre le même objectif, il est évident que les moins riches feront des efforts plus importants, ce qui montre leur volonté de faire plaisir à leur enfant, de faire en sorte qu'il soit semblable aux autres. Mais à revenus équivalents c'est bien le milieu social et le diplôme de la mère qui sont discriminants : « C'est dans les familles où les mères sont faible-

ment diplômées que l'effort financier pour les jouets est le plus grand » (page 81). Et cela n'est pas sans lien avec le constat qu'« en milieux populaires l'enfant est un membre de la famille encore plus central qu'en milieux supérieurs, où les parents affirment préserver leur indépendance » (page 45).

Ce qui fait la finesse de l'analyse de Sandrine Vincent, c'est que ce constat n'est qu'un point de départ pour une analyse infiniment plus fine qui utilise à la fois les résultats d'un questionnaire passé, dans les mêmes familles, auprès des enfants et des parents, complété par des entretiens approfondis, dont certains passages sont restitués, avec des parents de différents milieux. Cela lui permet d'affiner cette analyse du rapport au jouet et au-delà à l'enfant et à son éducation, en fonction du milieu social.

Il faut cependant noter deux limitations du fait de l'échantillon : l'analyse, dans son versant analyse de la consommation, se limite aux cadeaux reçus à Noël, ce que l'on peut regretter, dans la mesure où l'on peut émettre l'hypothèse que les différences d'achats sont plus fortes pour les jouets achetés en dehors de Noël où la dimension publique de l'événement et la pression sociale peuvent araser les différences. Mais il est vrai que Noël représente plus de 60 % des achats de jouets. Autre limite de l'étude, la prise en compte des enfants de 8 à 12 ans, un moment où le jouet commence à sortir de la vie de l'enfant. Il est vrai que l'étude nuance cette vision des choses, en montrant que cette sortie se fait plutôt vers 10 ans qu'à 8 ans (mais en fait à 8 ans, il s'agit de la réduction de l'investissement en jouets par rapport aux années précédentes, les années « fastes » du jouet se situant de 4 à 6 ans), qu'elle varie en fonction du genre, les filles sortant plus vite, plus tôt, et du milieu social, les milieux supérieurs sortant plus tôt, les milieux populaires valorisant plus longtemps la dimension de plaisir attaché au jouet en maintenant « plus longtemps les jouets et les jeux dans l'environnement de leurs enfants » (page 157).

Ce qui peut rendre également difficile de penser la sortie du jouet, c'est la définition que l'on choisit pour délimiter le jouet. De nouveaux produits se substituent aux jouets de l'enfant : consoles et jeux vidéo, voire ordinateurs utilisés massivement pour le jeu, équipements sportifs (destinés aux jeux sportifs), jeux de société. Et au-delà on pourrait, ce que ne fait pas l'auteur, s'intéresser à la dimension ludique de la consommation de certains produits : musique, bijoux, vêtements. Cette période est caractérisée par le passage d'un régime enfantin du jeu (au sens où il est propre à l'enfance, mais où il est aussi fidèle à notre représentation de l'enfance) à un régime adolescent (plus proche de l'adulte) du jeu. Sandrine Vincent a raison d'insister sur ce passage qui conduit à

porter le regard sur la construction sociale de l'enfance. Dans une relation complexe entre image de soi chez l'enfant, pression des pairs et des parents, l'enfant, mais de façon différente selon le milieu et le genre, va quitter l'enfance à travers ses demandes de cadeaux de Noël, va construire, en fait co-construire avec les autres acteurs, une façon d'être « adolescente » qui implique une rupture avec les objets de l'enfance. Le jouet apparaît bien comme un support de construction sociale, de socialisation, y compris au moment de sa relative disparition. Que celle-ci varie de façon significative selon le milieu est un apport intéressant de cette recherche : « Les parents des milieux populaires préservent et prolongent, notamment avec les jouets et les jeux, les plaisirs de l'enfance dans l'adolescence, voire dans la jeunesse » (page 166).

D'autres chapitres de ce très riche ouvrage nous montrent la construction d'un compromis entre parents et enfants en ce qui concerne le choix des jouets. Dans tous les milieux, à cet âge, les enfants obtiennent très largement ce qu'ils ont demandé. Mais c'est du côté de la façon de demander et de participer à la construction de la demande qu'il faut porter le regard. Dans les milieux populaires, faire plaisir à l'enfant c'est satisfaire la demande, avec comme contrat tacite le fait que l'enfant jouera effectivement avec l'objet. Dans les milieux supérieurs, une subtile négociation permet d'intervenir dans la construction même de la liste pour éviter un refus. On accepte une demande qui traduit une négociation subtile car liée à une discussion. On comprend que la première configuration est liée au plus gros effort financier justifié par la nécessité de faire plaisir à l'enfant, de lui offrir un Noël digne de la représentation que l'on peut s'en faire.

Deux autres thèmes méritent encore d'être évoqués : la différence selon le genre et la question éducative. Reprenant les expériences de Tap elles-mêmes reprises d'expériences américaines, l'auteur souligne à son tour l'étonnante force des stéréotypes de sexe dans l'univers du jouet. Elle souligne que cette dimension est plus forte dans les milieux populaires et qu'elle se double d'une distance plus importante des filles aux jouets. Comment des parents qui revendiquent une égalité d'éducation entre filles et

garçons, continuent-ils non seulement à accepter les stéréotypes valorisés par les enfants, mais à y participer ? Il est vrai que cette logique conduit plus à écarter les garçons de l'univers féminin que l'inverse tant il est devenu acceptable aujourd'hui que les filles s'intéressent à des univers définis comme masculins, aussi bien dans leur jeu, dans leurs études que dans leur future activité professionnelle. En revanche l'éloignement du garçon de l'univers féminin, plus forte dans les milieux populaires, reste de l'ordre d'un tabou qui entrelace sans doute une dimension sociale (le pôle dominant ne peut s'abaisser vers le pôle dominé) et une dimension fantasmatique concernant la perte de virilité et l'inversion sexuelle. On peut penser que cela ne peut prendre que du temps et suppose comme préalable un changement de l'image de la masculinité peut-être en cours aujourd'hui, mais de façon encore limitée.

Enfin le jouet flirte avec la question éducative, non seulement parce qu'il contribue au processus de socialisation qui est un processus d'éducation informelle, mais également parce qu'il révèle les stratégies familiales d'éducation. À 8 ans, le jeu n'est plus fondé sur le discours de l'éveil, du développement, de l'éducation comme il peut l'être pour les plus jeunes. Liée à la demande de l'enfant, la dimension récréative domine largement, les différences sont plus subtiles et sont fonction du milieu social. Les milieux populaires enracinent le jouet dans la récréation et le plaisir, mais vont parfois lui faire jouer un rôle de récompense ou de punition, n'hésitant pas à l'instrumentaliser. Les milieux supérieurs vont refuser ce type de « dressage » mais valoriser des choix de jouets à valeur culturelle ajoutée, permettant de développer des intérêts rentables sur le plan scolaire (comme l'achat d'une boîte de chimiste ou d'un microscope). Deux stratégies différentes qui témoignent de l'importance de l'éducation pour tous les milieux, et l'intégration du jouet dans les stratégies éducatives. Ainsi « le jouet témoigne de deux modèles socialement différenciés de la gestion familiale de la scolarité » (page 191).

Gilles Brougère
GREC, Université Paris 13